

CONCLUSION

CES VOIX LOINTAINES QUE L'ON CAPTE PAR FRAGMENTS

UNE IDÉE REÇUE veut que les produits imprimés aient été, à leurs débuts, des objets de luxe destinés uniquement aux élites. L'existence même de la catégorie des incunables, qui sépare les livres sortis des presses avant 1500 des autres, renforce sans doute cette perception. Pourtant, des imprimés bon marché et de peu de prestige ont existé dès les premiers balbutiements de l'imprimerie. À côté des célèbres Bibles à 42 lignes (produites entre 1452 et 1455) qui font aujourd'hui la fierté des bibliothèques et musées conservant l'un des quarante-neuf exemplaires restants, les ateliers de Johannes Gutenberg à Mayence produisaient aussi des feuillets et opuscules plus modestes, si ce n'est éphémères : des lettres d'indulgences, un calendrier-pamphlet (le *Türkenkalender für das Jahr 1455*) ou des almanachs, comme ceux étudiés par María Sanz Julián dans le présent volume. Le premier almanach qui nous est parvenu, indique-t-elle d'ailleurs, est justement sorti des presses de Gutenberg vers 1457, mais d'autres furent très certainement imprimés avant cela ; ils n'ont simplement pas été conservés¹.

Alors qu'un tiers des précieuses Bibles produites par les ateliers de Gutenberg subsistent encore aujourd'hui, les feuillets et opuscules utilitaires, pourtant imprimés et diffusés à beaucoup plus large échelle, ont un taux de conservation proche de zéro ; un bilan des pertes qui peut être étendu à une bonne partie des textes ici étudiés. Les chiffres avancés çà et là au sein de cet ouvrage, dans des contextes très différents, aident cependant à mesurer l'ampleur du paradoxe – depuis Inmaculada García-Cervigón del Rey, qui mentionne les deux millions et demi d'indulgences imprimées à la fin du XVI^e siècle par le seul

1. María Sanz Julian, *supra*, p. 55-56.

couvent de San Pedro Mártir el Real à Tolède², jusqu'à Jeroen Salman, qui rapporte que les pamphlets représentaient 50 % de la production imprimée des Provinces-Unies en 1672³.

Éphémères par leur nature même, certains de ces imprimés perdaient leur sens avec le temps qui passait : la date de péremption paraît évidente pour les lettres d'indulgences⁴ et les almanachs⁵ précédemment évoqués, mais aussi, plus lentement et dans une moindre mesure, pour certaines pièces d'actualité. Dans ces sociétés qui recyclaient tout, ces diverses brochures n'ont pas été jetées, mais réutilisées pour emballer, colmater, rembourrer... ce qui a permis à certains exemplaires de nous parvenir par ce biais, comme cet almanach de 1500, cité encore par María Sanz Julián, qui doit sa survie au renforcement de la reliure d'un livre savant auquel il avait été affecté⁶.

Si la majeure partie du corpus constitué par les imprimés bon marché a disparu, l'étude des exemplaires qui subsistent est en outre compliquée par les modalités de leur conservation. Souvent dépourvus du nom de l'auteur, de celui de l'éditeur, du lieu d'impression ou de la date, trop brefs pour être considérés comme des livres, ils ne sont, à l'inverse de ceux-ci, pas détaillés dans les inventaires après décès ni catalogués dans les bibliothèques, où ils crouissent anonymement dans quelques cartons de « Varia ». Heureusement, les imprimés éphémères ont leurs saints patrons : des esprits originaux ou visionnaires qui firent collection de ces documents, les préservant ainsi à travers les siècles. Fernand Colomb et Samuel Pepys sont les plus connus, mais nous sommes aussi redevables à maints autres individus ayant eu la lubie d'accumuler ces papiers pourtant considérés comme de peu de valeur. Ainsi cette doña Isabel de Zuazo, citée par Inmaculada García-Cervigón

2. Inmaculada García-Cervigón del Rey, *supra*, p. 38.

3. Jeroen Salman, *supra*, p. 254.

4. Inmaculada García-Cervigón del Rey, *supra*, p. 38 montre que les indulgences pouvaient être détruites par l'Église elle-même une fois achevées les campagnes de collectes de fonds lors desquelles elles étaient vendues, cela pour éviter que certains utilisent ces feuillets pour récolter indûment de l'argent des fidèles hors des circuits officiels.

5. Marie-Dominique Leclerc, *supra*, p. 71-87 s'est spécifiquement intéressée aux almanachs dont la fonction originelle a été doublée d'autres usages. Utilisés comme « livre de compte, livre des travaux saisonniers, livre de raison », ils ont été conservés et ont ainsi perdu leur caractère éphémère.

6. María Sanz Julian, *supra*, p. 64.

del Rey, qui s'est fait enterrer à Ségovie avec une volumineuse collection d'indulgences qu'elle avait réunies entre 1501 et 1520 – lesquelles nous sont grâce à elle parvenues⁷.

Les chercheurs et chercheuses qui s'intéressent aux imprimés bon marché anciens ont donc la conscience aiguë qu'ils n'ont accès qu'à la pointe émergée de l'iceberg d'une production qui a été pléthorique, mais qui a pour une bonne part disparu⁸. Comment, dès lors, s'orienter dans ce « continent de papier » ?⁹ Au sein du présent volume, Constance Carta, Jean-François Botrel, Paul-Alexis Mellet et Philippe Nieto ont tour à tour évoqué les difficultés à définir ces imprimés, à délimiter les contours de leur corpus. Ces livrets, feuillets, brochures, opuscules – au choix – peuvent être qualifiés d'éphémères, de populaires, d'ordinaires, désignés comme bon marché ou à large diffusion. Les typologies, déjà difficiles à établir pour un contexte défini, perdent vite leur sens dans une entreprise comme la nôtre, qui enjambe siècles et frontières. La vocation interdisciplinaire de notre démarche, qui réunit des spécialistes d'histoire aussi bien que d'études littéraires, dont les travaux portent sur des aires géographiques variées, permet cependant de relever des traits communs et des logiques récurrentes, malgré l'hétérogénéité des cas traités dans cet ouvrage.

On pense en premier lieu à la forme de ces imprimés, bien sûr, comme cela a maintes fois été évoqué, mais on pourrait aussi citer d'autres exemples, comme leurs titres, si reconnaissables. Longs, descriptifs, chargés de superlatifs, ils jouaient un rôle comparable à celui de la quatrième de couverture ou de la bande-annonce des livres et des films d'aujourd'hui. Souvent claironnés à haute voix, ils étaient un argument de vente pour les colporteurs et les libraires qui les vendaient. Ces titres à rallonge, qui divulguent souvent déjà une bonne partie de l'histoire et annoncent les émotions que ressentiront les lecteurs ou auditeurs du livret, donnent ainsi un même air de famille à des textes aussi différents que les canards sanglants français étudiés par

7. Inmaculada García-Cervigón del Rey, *supra*, p. 43-46.

8. Pour une évaluation des pertes concernant la littérature médiévale, voir Mike Kestemont *et al.*, « Forgotten Books: the Application of Unseen Species Models to the Survival of Culture » *Science*, 375 (2022), p. 765-769.

9. Pour reprendre le mot de Marion Pouspin, *Publier la nouvelle. Les pièces gothiques, histoire d'un nouveau média (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016, p. 12.

Philippe Nieto¹⁰ ou les réécritures, au XIX^e siècle, de certaines nouvelles de Cervantès analysées par Nuria Aranda García¹¹.

Paul-Alexis Mellet a eu la fructueuse intuition d'extraire de la masse des imprimés français d'Ancien Régime des opuscules ayant pour seul point commun un titre comparable, alors que la variété des sujets qui y sont traités et la diversité des formes qu'ils prennent ne présentent par ailleurs aucune cohérence¹². Il étudie ainsi comme appartenant à un même corpus des centaines d'opuscules, parus entre 1550 et 1650, qui annoncent dans leur titre être un « discours véritable » ou une « histoire au vray ». Son article montre que ces textes présentent un dénominateur commun autre que la forme de leur intitulé ; non pas la véracité des faits rapportés, mais plutôt un effet particulier qu'ils étaient destinés à produire sur le lecteur : une émotion teintée d'inquiétude qui avait pour vocation d'amener le public à se repentir et à vivre en bon chrétien – comme les *exempla* médiévaux avant eux¹³.

Au-delà des similitudes formelles qui peuvent servir à définir le corpus des imprimés à large circulation, nous voulions surtout nous interroger sur leur propos. Pour ce faire, nous avons organisé le congrès qui est à l'origine du présent livre¹⁴ autour de deux axes, deux fils rouges qui traversent d'ailleurs aussi cet ouvrage et qui bien souvent s'entremêlent : la mise en récit des événements, d'une part et, de l'autre, celle de la circulation internationale de ces imprimés – et surtout de leurs contenus. Ces deux thématiques s'avèrent étroitement liées par la question de la temporalité. Car au contraire des motifs littéraires qui, pour certains, traversent les frontières et voyagent à travers les siècles, les récits d'événements sont en théorie ancrés dans une temporalité bien définie.

Apparues dès les années 1460, les feuilles d'actualité représentent d'emblée l'un des sous-genres principaux du marché des imprimés à bas prix. Ces occasionnels rapportent couronnements et tremblements de terre, victoires militaires et comètes ; plus tard s'y adjoindront les faits

10. Philippe Nieto, *supra*, p. 279.

11. Nuria Aranda García, *supra*, p. 135.

12. Paul-Alexis Mellet, *supra*, p. 233.

13. *Ibid.*, p. 245-246.

14. *La longue vie des imprimés éphémères*. Premier congrès international, Université de Genève (5-7 mai 2022), organisé par Constance Carta, Thalia Brero, Luana Bermúdez et Belinda Palacios.

divers. Il serait tentant d'ajouter qu'au cours du XVI^e et du XVII^e siècle, les nouvelles abordées se font de plus en plus variées, puis qu'elles commencent à être réunies en gazettes, d'abord hebdomadaires, puis quotidiennes... l'histoire de la presse d'actualité serait ainsi résumée en quelques lignes. Mais la filiation est loin d'être aussi simple et, dans tous les cas, certainement pas aussi rectiligne.

En se penchant sur le cas des guerres d'Italie, Marion Pouspin a montré que les récits d'événements ne sont qu'une des manières de rendre compte de l'actualité militaire : des poèmes de circonstance, des chansons d'actualité, des complaintes parodiques ou des discours ont également joué ce rôle¹⁵. Mais la prudence est de mise : certains événements présentés comme récents peuvent être dans les faits beaucoup plus anciens, voire fictifs. Les feuilles d'actualité commencent à voisiner, à partir du milieu du XVI^e siècle, avec des récits d'événements d'autres types : les « discours véritables » précédemment évoqués ou les canards sanglants, ici étudiés par Philippe Nieto – lesquels coexisteront d'ailleurs avec les journaux et gazettes du XIX^e siècle.

La question de la circulation internationale, soit le deuxième axe de réflexion qui nous a occupés lors du congrès, mène cet ouvrage à être parcouru par le thème des frontières – ou plutôt de leur absence, en ce qui concerne la diffusion des motifs littéraires, qui voyagent à la fois loin et longtemps, et qui subissent, au passage, nombre de métamorphoses, même si leur trame générale reste remarquablement stable. Helwi Blom s'est ainsi intéressée au « phénomène éditorial transnational »¹⁶ que représente le roman de *Pierre et Maguelonne*. Apparue en France dans les années 1430, cette histoire est devenue l'un des plus grands succès de la littérature occidentale de l'époque moderne¹⁷. En comparant ses traductions en quinze langues et ses multiples éditions parues à travers l'Europe entre 1475 et 1800, Helwi Blom a pu identifier deux courants principaux dans la transmission de ce roman : une tradition catholique, française, qui a inspiré les traductions parues dans la péninsule Ibérique, en Italie, dans certaines parties de

15. Marion Pouspin, *supra*, p. 184-186.

16. Helwi Blom, *supra*, p. 92.

17. Sur les *best-sellers* d'Ancien Régime, voir Rita Schlusemann, Helwi Blom, Anna Katharina Richter, Krystyna Wierzbicka-Trwoga (éd.), *Top Ten Fictional Narratives in Early Modern Europe: Translation, Dissemination and Mediality*, Berlin, De Gruyter, 2023.

l'Allemagne et aux Pays-Bas, et une tradition protestante, allemande, sur laquelle se basent les traductions parues en Scandinavie et en Europe centrale¹⁸. Cette séparation confessionnelle se lit à travers les variations imprimées à l'histoire de part et d'autre, qui permettent de lire en filigrane un degré de moralisation variable ainsi que des usages différents de la censure : le personnage jouant le rôle de protagoniste principal n'est pas le même selon les zones, l'histoire d'amour du couple peut être plus ou moins chaste. La même histoire est ainsi racontée comme un récit moral ou un roman chevaleresque¹⁹.

Ce cas rappelle que dans l'analyse des documents qui nous occupent, les frontières religieuses sont à prendre en considération tout autant que les frontières politiques. Alexandre Goderniaux, qui s'est penché sur l'instrumentation politique des récits de prodiges, relève une scission comparable entre les deux aires : dès la fin du XVI^e siècle, les protestants refusent d'interpréter ces phénomènes comme des signes de la volonté divine (pour en faire des messages politiques ou religieux), au contraire des catholiques²⁰. Paul-Alexis Mellet observe de son côté que très rares sont les « discours véritables » protestants, alors qu'ils fleurissent du côté catholique²¹.

Pour revenir à la permanence de certains motifs littéraires, il faut citer l'extraordinaire épopée de *Fierabras*, une chanson de geste en vers du XII^e siècle qui a traversé aussi bien les époques que les continents pour devenir un des plus grands succès du *cordel* brésilien, littérature de colportage de la fin du XIX^e et du XX^e siècle. Beate Langenbruch, qui a retracé ce périple, montre que l'histoire de Fierabras est passée entre le XIV^e et le XVI^e siècle par une phase de « dérimage », autrement dit par une mise en prose qui a contribué à sa diffusion à travers l'Europe, puis le monde, finalement suivie par un retour à la forme versifiée – en lien étroit avec l'oralité qui caractérise la littérature populaire²². Les allées et venues entre prose et vers sont une constante de la destinée au long cours des motifs littéraires repris dans les imprimés à large circulation. Elles sont relevées dans plusieurs articles du présent ouvrage, comme celui de Cristina Martínez Torres, qui s'est pour sa part intéressée à deux

18. Helwi Blom, *supra*, p. 97.

19. *Ibid.*, p. 105.

20. Alexandre Goderniaux, *supra*, p. 202.

21. Paul-Alexis Mellet, *supra*, p. 248.

22. Beate Langenbruch, *supra*, p. 147, 150.

autres histoires qui ont imprégné les imaginaires de la fin du Moyen Âge et de l'Ancien Régime : celle de Robert le Diable et celle de Geneviève de Brabant, apparues respectivement au XIII^e et au XIV^e siècle en France, et que l'on retrouve dans des *pliegos de cordel* espagnols du XIX^e siècle. À propos du premier de ces deux *best-sellers*, elle montre comment le motif de Robert le Diable a traversé les genres : à l'époque médiévale, de roman, il devient un *exemplum*, puis un mystère ; quand l'imprimé s'en empare, cette histoire se retrouve aussi bien dans les catalogues d'incunables que, trois siècles plus tard, dans ceux de la Bibliothèque bleue – sous des formes aussi diverses que le roman, le théâtre ou les chansons²³.

Nuria Aranda García montre quant à elle la mobilité sociale, si l'on peut dire, de ces textes, en se focalisant sur la destinée de deux nouvelles de Miguel de Cervantès que l'on retrouve, deux siècles et demi après leur première publication (1613), réécrites pour atteindre des circuits plus populaires : sans nom d'auteur, édulcorées et amputées des marqueurs temporels de leur époque de création²⁴, elles furent éditées dans des *historias*, un type de production éditoriale répandu en Espagne entre le milieu du XIX^e siècle et celui du XX^e, qui réunit des textes littéraires hétéroclites, raccourcis et simplifiés²⁵ – des ancêtres, en quelque sorte, de la « Sélection du livre » du *Reader's digest* et ses romans classiques résumés et condensés.

Les romans et les textes littéraires n'étaient pas les seuls genres à se décliner en publications adressées à différents publics. Les pièces d'actualité du début du XVI^e siècle étudiées par Marion Pouspin comprenaient aussi bien des chansons ou pièces en vers simples destinées à une audience plutôt populaire, que des bulletins d'informations pour un public plutôt lettré et des poèmes alambiqués sur de hauts faits militaires sans doute limités aux élites²⁶. Mais la dimension « populaire » de ces imprimés – à juste titre remise en question par Jean-François Botrel²⁷ – est sans doute surévaluée aujourd'hui. Les almanachs français des XVIII^e et XIX^e siècles parsemés d'annotations météorologiques étudiés par Marie-Dominique Leclerc appartenaient à des lecteurs savants,

23. Cristina Martínez Torres, *supra*, p. 120.

24. Nuria Aranda García, *supra*, p. 136-137.

25. Nuria Aranda García, *supra*, p. 132.

26. Marion Pouspin, *supra*, p. 187.

27. Jean-François Botrel, *supra*, p. 25-31.

issus des élites²⁸, et comme le relève Philippe Nieto, le lectorat aisé était friand de canards et de récits sanglants – qu’il affectait sans doute de mépriser²⁹.

Une autre délimitation qu’il n’est pas aisé de tracer est celle qui sépare la réalité de la fiction dans ces imprimés. Que l’on pense à la légende de Guillaume Tell, qui a pu passer pour une histoire retraçant des faits réels – aidée en cela, précise Andreas Würigler, par le fait qu’elle ne comportait aucun élément surnaturel, qu’il s’agissait d’un mythe politique (et non d’une histoire d’amour) et qu’elle était si étroitement liée à la fondation d’un État bien réel³⁰. Cristina Martínez Torres rappelle que les *relaciones de sucesos* hispaniques relatent des événements réels ou alors réalistes (soit des événements fictifs ayant les apparences de la réalité), l’objectif étant tout autant d’informer que de divertir le public³¹. La langue française ne dispose pas d’un terme englobant ainsi organiquement faits et fiction – deux notions que nos esprits modernes opposent résolument, à tort, sans doute, quand il s’agit d’étudier des parutions telles que celles-ci. En témoignent une fois encore les « discours véritables » étudiés par Paul-Alexis Mellet, soit des opuscules insistant particulièrement dans leur titre sur la véracité des événements rapportés. Une prétention à la vérité qui ne correspond pas à la fiabilité des informations relatées : non seulement ces imprimés rapportent souvent des histoires fantaisistes, mais ils ne tentent même pas vraiment de convaincre le lecteur au moyen des « procédures de véridiction » que sont pour l’auteur la citation de ses sources ou l’affirmation d’avoir été un témoin oculaire de ce qu’il rapporte ; c’est plutôt à travers une accumulation de détails et de descriptions que provient l’effet de réel³².

Les biographies de criminels étudiées par Jeroen Salman illustrent bien l’interpénétration entre les faits avérés et la fiction qui caractérisent les imprimés qui nous occupent. La vie de Cartouche († 1721) rencontra dans ses diverses versions en néerlandais un grand succès dans les Provinces-Unies tout au long du XVIII^e siècle ; au siècle suivant, la figure du brigand français commença à se confondre avec celle du bandit

28. Marie-Dominique Leclerc, *supra*, p. 85.

29. Philippe Nieto, *supra*, p. 297.

30. Andreas Würigler, *supra*, p. 179.

31. Cristina Martínez Torres, *supra*, p. 116.

32. Paul-Alexis Mellet, *supra*, p. 239, 243.

allemand Schinderhannes († 1803), puis avec celle d'un autre malfrat, cette fois complètement fictif, Klaas Kapoen. La biographie inventée de ce dernier reprend des éléments de la vie de ces personnages réels que sont Cartouche et Schinderhannes, mais aussi de celles de héros littéraires comme Till l'Espiègle ou Robert le Diable³³.

Or si des fictions peuvent passer pour des faits réels, l'inverse est aussi vrai : certaines pièces d'actualité étudiées par Marion Pouspin rapportent le déroulement de manœuvres militaires avérées, mais le récit, qui met surtout en valeur les prouesses du souverain et la vaillance de ses armées, rappelle plus à nos esprits actuels un roman de chevalerie qu'un bulletin d'information³⁴. Cet exemple ouvre le dossier de l'éventuelle portée politique de ces imprimés. Manuel Rufo Olivares qualifie de « pré-journalistiques » certains récits d'événements touchant les Indes orientales imprimés au début du xvii^e siècle à Séville, car les faits rapportés avaient un noyau de réalité historique, même s'ils étaient enrobés d'un message chantant les louanges de l'Église catholique et de la monarchie espagnole³⁵. Il montre que la production de *relaciones de sucesos* portant sur les victoires militaires espagnoles et l'œuvre des missionnaires jésuites aux Indes orientales se trouvait à la confluence de plusieurs intérêts : ceux des imprimeurs, qui voulaient satisfaire les lecteurs, de plus en plus nombreux à s'intéresser aux nouvelles de l'autre côté du monde, ceux des ordres religieux qui faisaient la promotion de leurs activités missionnaires dans ces territoires éloignés, et ceux de la monarchie espagnole elle-même, en vue de convaincre l'opinion publique naissante de son universalité³⁶.

Si les imprimés à grande diffusion étaient pour une bonne part « annonceurs de satisfactions immédiates »³⁷, comme le dit Jean-François Botrel, leur production pouvait en effet avoir d'autres objectifs que le simple divertissement du lecteur. Le plus souvent, le message implicite allait dans le sens du pouvoir. Dans son étude des biographies de criminels parues dans les Provinces-Unies, Jeroen Salman observe que toutes les affaires judiciaires n'ont pas fait l'objet de publications, et il suppose que les autorités ont probablement sélectionné celles qui

33. Jeroen Salman, *supra*, p. 264-268.

34. Marion Pouspin, *supra*, p. 190.

35. Manuel Rufo Olivares, *supra*, p. 216-229.

36. *Ibid.*, p. 215-216.

37. Jean-François Botrel, *supra*, p. 11.

étaient les plus à même de discipliner la population par leur valeur moralisatrice³⁸. Mais les imprimés à large circulation pouvaient aussi, plus rarement, servir de caisse de résonance aux revendications des élites – seul groupe social ayant un accès direct à l'imprimerie.

Alexandre Goderniaux révèle ainsi comment un type de sujet très exploité dans les imprimés bon marché, les récits d'événements prodigieux (comme les comètes ou les naissances monstrueuses), a pu être instrumentalisé pour servir les objectifs de factions politiques – en l'occurrence celles des catholiques zélés pendant les guerres de Rohan, dans les années 1620. Les prodiges en question servaient d'argument pour mettre en scène la colère divine et inciter à la guerre contre les protestants qui se révoltaient à travers le royaume de Louis XIII, mais plaidaient aussi pour la nécessaire soumission du roi à Dieu ; une manière d'influencer l'opinion et de formuler des propositions pour gouverner le royaume.

Andreas Würigler montre quant à lui comment un même motif, l'histoire de Guillaume Tell (apparue dans les années 1470) a pu servir de porte-étendard à plusieurs causes. Il observe tout d'abord un regain de production d'imprimés bon marché relatant cette légende à l'époque de la guerre de Trente Ans : compte tenu de la composante religieuse du conflit et du risque de guerre civile qu'il présentait pour la Confédération helvétique, composée à la fois de cantons protestants et catholiques, l'histoire de Tell transmettait un message d'unité et d'indépendance face aux puissances étrangères. Or si les élites voyaient en Guillaume Tell un héros national avant l'heure, il en allait différemment des classes laborieuses, pour qui il représentait un homme ordinaire se rebellant contre le pouvoir – un héros donc invariablement invoqué lors des révoltes populaires, et cela dès la guerre des paysans suisses de 1653. Puis, à partir des années 1760, cette figure jusqu'ici relativement régionale connut une nouvelle vie, internationale, cette fois, auprès des républicains et des révolutionnaires de part et d'autre de l'Atlantique, pour qui il représentait un modèle universel de libérateur. Paradoxalement, c'est ainsi que l'histoire de Guillaume Tell, popularisée par les imprimés bon marché, finira par intégrer la haute culture, avec la pièce que Friedrich Schiller (1804) et l'opéra que Gioachino Rossini (1829) lui ont consacré.

38. Jeroen Salman, *supra*, p. 251.

Au fil des pages qui précèdent, nous avons vu des romans de chevalerie médiévaux, des lettres relatant des faits militaires, des nouvelles de Cervantès ou encore des arrêts judiciaires se muer en imprimés éphémères. Nous avons constaté la grande redistribution que ceux-ci opéraient : à travers leurs pages, les procès se transforment en chansons, l'histoire de *Pierre et Maguelonne* sert à l'enseignement des langues, les naissances monstrueuses à tancer le pouvoir. Les histoires à succès, telle celle de Geneviève de Brabant, par exemple, connaissent une déclinaison en divers formats imprimés, allant des estampes aux formes théâtrales, en passant par les plaintes. Nous avons vu ces imprimés opérer comme facteurs d'une « mondialisation » avant l'heure, aussi bien en ce qui concerne la transmission de nouvelles (sur des distances parfois très longues comme celle qui sépare les Indes orientales de l'Espagne), que celle de légendes ou de motifs littéraires. Grâce à eux, le bandit français Cartouche était une célébrité aux Pays-Bas et Charlemagne a imprégné la culture populaire brésilienne des XIX^e et XX^e siècles.

Ce dernier exemple, développé par Beate Langenbruch, avec sa trajectoire sur neuf siècles et deux continents, est une illustration très éloquente d'un phénomène que nous tenions à explorer : celui de « la longue vie des imprimés éphémères » (qui était le titre du congrès à l'origine de cet ouvrage). Comme le dit cette chercheuse, « il peut paraître paradoxal d'appliquer l'adjectif *éphémère* à la littérature de colportage moderne, quand cette dernière reprend précisément des thèmes, motifs et figures vieux de huit ou neuf siècles »³⁹ – et, pourrait-on ajouter, a sans doute joué une part non négligeable dans la persistance de ces histoires, trames narratives et personnages dans notre culture actuelle.

Presque tous les articles ici réunis insistent sur ce que l'on pourrait appeler la double vie des imprimés éphémères : une existence de papier et une autre, fugace seulement en apparence, qui relève de l'oralité. Comme on l'a maintes fois répété, ces documents étaient non seulement lus, mais aussi écoutés – récités, déclamés, chantés, lus à la veillée... Il faudrait songer à ajouter, pour certains d'entre eux, une troisième vie, silencieuse cette fois, mais plus durable. Jean-François Botrel évoque comment le contenu de ces imprimés peut rejoindre,

39. Beate Langenbruch, *supra*, p. 143.

sous forme immatérielle, des « mnémothèques », et connaître ainsi des durées de vie plus longues que bien des livres, vendus et lus pendant peu de temps, puis définitivement oubliés sur les rayonnages des bibliothèques⁴⁰.

Très fragmentairement conservés, mal connus car dispersés et peu valorisés, ces imprimés ont été un vecteur dont on ne mesure que mal l'importance dans l'histoire culturelle occidentale. Ces publications de l'infime (courtes, légères, peu chères, lues en quelques minutes, à la durée de vie souvent limitée) ont pris une part sans doute essentielle dans la constitution des imaginaires collectifs – des sociétés anciennes, mais aussi de la nôtre. S'il faut bien admettre que le contenu de nombre de ces imprimés s'est éteint sans descendance, d'autres ont connu une postérité vigoureuse – que l'on pense aux contes de fées ou, encore, à la légende de Guillaume Tell, qui a traversé les siècles grâce à une combinaison d'estampes, de chansons, de poèmes et autres récits imprimés bon marché, comme l'a montré Andreas Würzler.

Il faut enfin avoir l'humilité d'admettre qu'une bonne partie de ce matériau nous échappe. La partie immergée de l'iceberg d'abord, celle qui n'a pas été conservée, composée de publications fantômes dont nous ne connaissons que le titre par des inventaires de libraires, et, surtout, de toutes celles qui n'ont laissé aucune trace et dont nous ignorons tout – on pense à l'image évocatrice des 1637 livres que Fernand Colomb avait achetés à Venise, parmi lesquels se trouvaient sans doute des exemplaires de ces imprimés éphémères qu'il collectionnait, qui coulèrent en 1522, en même temps que le navire qui les amenait en Espagne⁴¹.

Les textes et images qui nous sont parvenus, par leur appartenance à ce registre plus informel, dirons-nous, qu'est celui des imprimés bon marché, comportaient sans doute une part d'implicite non négligeable : références, clin d'œil, insolences masquées, renvois tacites à l'actualité du moment. Nous ne percevons sans doute que des fragments de ces discours en filigrane, une partie du sel de ces textes étant perdue pour nous. Il faut un œil exercé comme celui de Marion Pouspin pour identifier, comme elle le fait, des récits d'événements « coulés dans des

40. Jean-François Botrel, *supra*, p. 32.

41. Edward Wilson-Lee, *La bibliothèque engloutie. La quête idéale du fils de Christophe Colomb*, Paris, Paulsen, 2019, p. 312.

canevas épistolaires » pour leur donner le caractère vraisemblable d'une correspondance qui convaincra le grand public⁴². Nous prenons ainsi sans doute pour argent comptant des textes qui ont une genèse tout autre que celle que l'on imagine.

Aucun des articles réunis dans cet ouvrage n'est spécifiquement consacré aux chansons imprimées – un sous-genre qui, sous la forme de feuillets indépendants ou de recueils (comme l'*Antwerps liedboek* et ses 221 chansons parues en 1554), est pourtant omniprésent dans le corpus que nous étudions. La plupart des contributions ici réunies consacrent d'ailleurs quelques lignes ou quelques paragraphes aux déclinaisons chantées de leur objet d'étude. Or ces chansons d'amour, de meurtre, de guerre, d'actualité, paillardes, comiques ou subversives ont un point commun : on connaît leurs paroles, mais rarement leur mélodie. Les chansons de la Renaissance et des Temps modernes circulaient en effet sous forme de *contrefacta* ; autrement dit, elles indiquaient sous leur titre le nom d'un air connu, sur lequel elles devaient être chantées. Mais connu alors ne signifie pas forcément connu aujourd'hui... et comme le relève Jeroen Salman, si tel air était choisi, c'était parfois parce qu'il était populaire, mais aussi parce qu'il permettait de renvoyer à une chanson antérieure⁴³ ; encore des allusions susceptibles de nous échapper.

Avec la déclinaison d'un même thème en des dizaines, des centaines de variantes pouvant voyager étonnamment loin dans le temps et l'espace, les chansons imprimées peuvent ainsi résumer une partie des caractéristiques de cet ensemble plus vaste des imprimés bon marché auquel elles appartiennent. Comme eux, ces chansons imprégnaient le quotidien, mais les uns comme les autres ne nous sont parvenus que par bribes, par demi-bribes, pourrait-on dire, puisque nous n'avons accès qu'à la part écrite de ces pièces – leur corollaire oral, tout aussi essentiel, nous échappant, contraignant celles et ceux qui les étudient à composer avec une importante part d'inconnu.

Thalia BRERO
Université de Neuchâtel

42. Marion Pouspin, *supra*, p. 191.

43. Salman, *supra*, p. 259.